



HAL
open science

**Linda M. Paterson - The World of the Troubadours.
Medieval Occitan Society, c. 1100 - c. 1300. Cambridge
Univers. Pr., 1993. XII-367 pp. 25 fig et cartes.**

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Linda M. Paterson - The World of the Troubadours. Medieval Occitan Society, c. 1100 - c. 1300. Cambridge Univers. Pr., 1993. XII-367 pp. 25 fig et cartes.. Cahiers de civilisation médiévale, 1996, 39 (153-154), pp.163-165. halshs-01332103

HAL Id: halshs-01332103

<https://shs.hal.science/halshs-01332103>

Submitted on 15 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Linda M. Paterson — *The World of the Troubadours. Medieval Occitan Society, c. 1100 - c. 1300.* Cambridge Univers. Pr., 1993.
Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Linda M. Paterson — *The World of the Troubadours. Medieval Occitan Society, c. 1100 - c. 1300.* Cambridge Univers. Pr., 1993.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 39e année (n°153-154), Janvier-juin 1996. La recherche sur le Moyen Age à l'aube du vingt-et-unième siècle. pp. 163-165;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1996_num_39_153_2642_t1_0163_0000_3

Document généré le 01/06/2016

Trevrizent (*Parz.*, 465. 3-10), mais aussi dans son *Willehalm* (1. 19-28). Que Dieu se soit fait parent de tous les hommes (des païens et des infidèles aussi), c'est pour ce poète la condition même de la possibilité pour chaque homme d'avoir foi en Dieu et le sens profond de la texture de parenté dans son œuvre. Sur ce point l'A. a fait, à mon avis, fausse piste. Que, pour Wolfram, le *Grâl* puisse être d'une valeur secondaire sera bien visible dans le *Willehalm* (279.16.27). C'est pourquoi il est important de bien voir que le poète ne place pas en position finale de son *Parzival* l'accession de son héros « là où un destin heureux (*sælde*, non pas Dieu) l'avait mené ». Il faut voir que Wolfram a bien su garder ses distances, parfois ironiques, parfois humoristiques, envers le *Grâl* : aussi bien par la versification que l'énoncé (cf. *Parz.*, 238. 15-24 : « presque, dit-on, du royaume des cieux »), parfois en lui prêtant des humeurs, en faisant osciller le message écrit téléguidé entre *hiérophanie* et opinion des chevaliers de la maison (*Parz.*, 819.6). Il faudrait considérer également comment le poète a su tenir à distance le problème de théodicée par ce passif génial *daz got niht wirt gepfendet der sêle* (« que Dieu ne sera pas sous le coup d'une saisie de l'âme », *Parz.*, 827. 20). Le poète a su conclure son *Parzival* non pas avec des frissons mystiques, mais avec une prière d'amour potentielle à une dame. C'est une vérité altérée par la fidélité à sa méthode que l'auteur présente comme fin finale de l'œuvre : « La conjonction des planètes supérieures à la fin du roman... qui consacre en Parzival la conjonction des trois fonctions duméziliennes et pérennise dans le Grâl régénéré la présence de Dieu sur terre ». Parzival n'est pas l'instrument d'une régénération de Dieu sur terre. Une telle *Erlösung dem Erlöser* correspond plutôt au syncrétisme mythologique de Wagner qu'à Wolfram. Pour Wolfram un totalitarisme *grâlien* n'a pas le dernier mot, me semble-t-il. Mais n'oublions pas, même si les textes offrent à la critique littéraire toujours un champ d'application pour des idées préconçues, tous les efforts savants ne sont-ils autre chose qu'un « geste-métaphore » pour attester le rang extraordinaire d'une œuvre ?

Karl BERTAU.

Linda M. PATERSON. — *The World of the Troubadours. Medieval Occitan Society, c. 1100 - c. 1300*. Cambridge, Univers. Pr., 1993, XII-367 pp., 25 fig. et cartes.

L. M. Paterson brosse un tableau complet de la société occitane des XII-XIII^e s. Elle passe en revue les principaux acteurs de l'histoire méridionale au temps de la croisade albigeoise : chevaliers, courtisans, paysans, femmes, médecins, juifs, cathares et clercs sont présentés, dans leurs groupes sociaux et dans leurs relations, au jour de la plus récente bibliographie sur l'Aquitaine, le Languedoc et la Provence. Littéraire de formation, l'A. s'attaque à un sujet traditionnellement réservé aux historiens. Elle n'utilise pas moins les romans ou les chansons des troubadours en tant que source principale pour appréhender les Occitans médiévaux. Loin d'une méthodologie de l'intertexte, qui confine trop souvent la critique littéraire au cercle restreint des quelques initiés de la même école, L. M. Paterson s'intéresse au contexte. Sa démarche, pleinement interdisciplinaire, montre toute la richesse anthropologique et sociologique de *Flamenca*, de *Girart de Roussillon* ou des chansons amoureuses des troubadours. Pour celui qui sait les lire au-delà de la fiction et de l'imaginaire, ces documents permettent d'approcher la plus concrète des réalités extra-mentales, au même titre que les arides actes de la pratique.

Laborador, orador et defendedor... Trois vers successifs de *Girart de Roussillon* présentent, à la rime, une personnification des trois ordres de l'imaginaire féodal. C'est au groupe de ceux qui prétendent défendre la société que L. M. Paterson consacre, à notre avis, les plus originales de ses pages. Il est vrai que l'aristocratie profite d'un éclairage particulièrement intense au travers des sources littéraires, qu'elle produit et dans lesquelles elle se contemple. Sa prépondérance sociale vient de la guerre. Ses membres constituent le cœur des armées : un tableau (p. 43), relatif aux mentions de guerriers dans les cinq principaux ouvrages occitans, présente trois cent quatre-vingt-quatre chevaliers (*cavaler*), contre quatre-vingt-douze bourgeois (*borzes*, membres des milices urbaines particulièrement présentes dans *La chanson de la croisade albigeoise*) ; il faut ajouter les quatre-vingt-huit *donzel* pour comprendre que, ici comme ailleurs, le combattant est avant tout nobiliaire. Il va de soi que ces quatre-vingt-huit « damoiseaux » appartiennent à la noblesse : leur différence essentielle avec

les chevaliers se trouve dans le fait qu'ils n'ont pas encore été adoubés, élément qui ne semble pas important à l'A. qui insiste, de son côté, sur l'absence de ce rite initiatique dans les sources littéraires : pourtant, chartes et enquêtes du XII^e s. mentionnent bel et bien tel jeune *ante quam esset miles* ou utilisent l'épithète honorifique de *domicellus*, dans un contexte qui laisse deviner une allusion à une période d'âge antérieure à l'adoubement.

Le point de vue de L. M. Paterson, minimisant le rôle de l'adoubement, tendrait à fonder le binôme chevalerie septentrionale *versus* courtoisie méridionale, qui lui est particulièrement cher : un monde de guerriers forge, dans le nord de la France, l'idéologie chevaleresque (p. 37 et 63), tandis que le sud invente l'amour courtois : « l'Occitanie n'était pas une société de chevalerie, mais une société de cour » (p. 90). Il y a là une indéniable part de vérité : en 1170/80, alors que Chrétien de Troyes rédige les grands romans arthuriens et chante les exploits militaires de ses chevaliers errants, l'*ensenhamen*, adressé par le Gascon Arnaut Guilhem de Marsan à un jeune noble, insiste sur la façon de plaire aux dames par ses manières, sa conversation et sa tenue à la cour ; les valeurs guerrières n'apparaissent guère dans ce texte censé éduquer un futur chevalier. Il est vrai, en outre, que les tournois ne connaissent pas, dans le Midi, le même engouement qu'entre Picardie et Champagne, où les hommes de Simon de Montfort se préparent à écraser les armées languedociennes : l'auteur aurait pu au moins citer, pour l'occasion, le *Garlebey* de Raimbaut de Vaqueiras qui met, vers 1190, un tournoi, ludique et fictif certes, en scène en Provence. Le culte de la guerre n'a certes pas connu, par le truchement de l'idéologie chevaleresque, la même attirance dans le sud que dans le nord de la France.

Mais il ne faudrait pas oublier, pour autant, combien les engagements militaires concrets sont présents en Occitanie, théâtre des luttes entre Barcelone et Toulouse, véritable guerre de Cent ans méditerranéenne, autour de laquelle se développent les conflits locaux où interviennent, à des niveaux différents, les vicomtes, les châtelains et leurs hommes de main. Il faut ajouter le patriciat urbain à ces groupes de combattants : c'est pendant plus d'un siècle que luttent les chevaliers de deux villes voisines dans *Aigar et Maurin*. La guerre privée à l'état endémique, qui ravage ces pays sans pouvoir centralisé, fournit, paradoxalement, une excuse facile aux croisés du légat,

convaincus en 1209, de partir dans le Midi pour imposer la Paix de Dieu autant que pour combattre l'hérésie.

Les luttes entre seigneurs occitans sont à l'origine des relations de fidélité, par lesquelles les grands tentent de capter la force militaire des chevaliers. La féodalité méridionale est l'objet d'un débat historiographique, dont L. M. Paterson maîtrise bien les tenants et les aboutissants. Disons, pour simplifier, que des juristes comme P. Ourliac ou G. Giordanengo insistent sur les relations personnelles au sein de l'aristocratie, où les fiefs ne joueraient qu'un rôle secondaire ; des historiens, à l'instar de P. Bonnassie mettent, en revanche, l'accent sur la « réalisation » du lien féodo-vassalique, aussi précoce dans les pays méditerranéens qu'entre Seine et Loire. L'A. semble pencher du côté de la première solution, afin de démontrer, une fois de plus, la spécificité occitane qu'elle défend. Contrairement à l'épopée en langue d'oïl, traduisant une idéologie du service vassalique, issue des devoirs qu'entraîne la possession d'un fief, les textes en oc parlent de l'égalité entre le maître et son fidèle ainsi que de la gratuité de l'aide prêtée au seigneur. Mais L. M. Paterson est obligée de reconnaître, en toute honnêteté, la place du fief-rente ou du fief foncier dans la littérature. Les romans et les chansons insistent sur les sommes d'argent versées aux combattants, devenus, aussi nobles soient-ils, les *soudader* que Bertran de Born faisait semblant de mépriser, tout en percevant, comme eux, des espèces sonnantes et trébuchantes à la guerre. Quant aux terres que l'on donne, *Jaufre*, *Girart de Roussillon* ou *Aigar et Maurin* mentionnent d'innombrables chevaliers « chasés » (*casatz*) dans des domaines par les bons soins de leur maître. Le don et le contre-don sous-tendent, dans toute société, les relations clientélares.

Un ouvrage couvrant une période et un espace si vastes présente, par la force des choses, quelques erreurs de détail. Nous nous permettons d'en citer quelques-unes. De très vieilles éditions sont utilisées pour Pierre de Vaux-de-Cernay (p. 82) ou pour Gervais de Tilbury (p. 102), plutôt que celles de d'A. Duquesne ou de P. Guébin et É. Lyon, plus complètes et scientifiques. Raimond Bérenger V de Provence ne pouvait pas avoir cinquante ans en 1235 (p. 83), le mariage de ses parents n'ayant été stipulé qu'en 1193 à Aix. Les théories de M. Bloch sur le retard technique des pays méditerranéens, dépourvus de fer et de chevaux, les empêchant d'adopter la charrue à versoir, doivent être abandonnées (p. 123) : si le

Midi est resté fidèle à l'araire, c'est surtout en raison de la fragilité de ses sols, que la charrue aurait vite fait d'épuiser, et de l'emplacement des champs sur des pentes, où l'araire est bien plus maniable. Godefroy de Bouillon n'a jamais été comte de Roussillon (p. 230), la miniature du *Liber Feudorum Maior* f° 78 v° représentant, en fait, Gausfred III (1113-1164). Béatrix de Lomagne, citée dans le procès en nullité du mariage de Marie de Montpellier, édité par J. Vincke en 1935, est la seconde épouse de Bernard IV de Comminges, contrairement à ce que pensaient Ch. Higounet et J. A. Brundage (p. 237). Le compagnon de saint Bernard dans sa campagne de prédication dans le Midi en 1145 est Geoffroi d'Auxerre et l'hérésiarque qu'il critique, Henri de Lausanne (p. 339 et index, où Geoffroi n'est, d'ailleurs, pas mentionné). Ces quelques remarques ne sont pas le fruit du mécontentement, mais, tout au contraire, de la lecture attentive d'un ouvrage superbe, dont nous n'avons rendu ici compte que des chapitres relatifs à la noblesse.

Martin AURELL.

Susan Mosher STUARD. — *A State of Deference : Ragusa/Dubrovnik in the Medieval Centuries*. Philadelphie, Univers. of Pennsylvania Pr., 1992, VIII-269 pp., 10 fig. (Middle Ages Ser.).

Les amateurs de l'histoire de la « Venise slave », Dubrovnik (Raguse), se réjouiront de la parution récente d'un livre consacré à son passé médiéval. S. M. Stuard étudie, depuis près d'un quart de siècle, divers aspects de l'histoire ragusaine. Les résultats de ses recherches sont disséminés dans une dizaine de revues européennes et américaines, et concernent des domaines aussi distincts que la protection sanitaire, le commerce des métaux précieux, le statut des femmes, la politique matrimoniale et la servitude dans cette ville slave. « L'État de déférence » est sa première tentative, très réussie, de synthèse. Le livre est articulé en huit chapitres : 1. Introduction ; 2. L'ancienne ville ; 3. Le cercle patricien ; 4. Les femmes à Dubrovnik ; 5. Les ménages ragusains ; 6. La Communauté ; 7. La richesse ; 8. La gloire.

S. M. Stuard s'en prend à ses prédécesseurs, auxquels elle reproche d'être injustes à l'égard de la ville de Dubrovnik, quand ils l'accusent d'avoir toujours suivi une politique de compromis, voire de lâcheté, visant à protéger ses propres intérêts économiques au détriment des grands

objectifs de la chrétienté. Susan Mosher Stuard estime que cette approche traditionaliste des historiens n'avait tenu compte que de l'aspect politique, voire événementiel de l'histoire ragusaine, et avait confondu « l'efficacité d'un programme social avec l'immobilisme », d'où le jugement dépréciatif et erroné d'un aspect aussi important que la faculté d'adaptation de toute une société, et particulièrement de ses élites, qui permit à l'État ragusain de survivre au fil des siècles dans des conditions plus que précaires, en avant-poste de la chrétienté, avec l'Empire ottoman pour seul voisin dans l'immense « hinterland » balkanique. L'historienne américaine tente de réparer cette injustice : elle se propose d'étudier « les rapports mutuels des grandes familles patriciennes, ainsi que leurs relations avec les autres couches de la société, les citoyens, les étrangers, les paysans, les esclaves, etc. ». La tâche n'est pas facile et l'A. en est consciente. À la différence de ses collègues, historiens de Venise, l'historien de Dubrovnik, selon Susan Mosher Stuard ne dispose pas d'un éventail de sources officielles et officieuses pour évoquer le passé des grandes familles ragusaines : pas de *diarii*, ces livres précieux, mi-souvenirs mi-manuels pédagogiques, destinés à la jeunesse patricienne, à la veille de son entrée dans les affaires... Si la république ragusaine fut, contrairement à la plupart des communes italiennes de l'époque « une société sans conflit », l'explication est à chercher, selon S. M. Stuard « dans les arcanes des élites ragusaines, qui ne se livraient à aucune mémoire officielle ». En évoquant leur vie quotidienne jusqu'aux moindres détails, l'A. laisse entendre que les écarts sensibles de richesses, entre les grandes familles ragusaines, n'entamaient en rien leur solidarité mutuelle, qui était sous-jacente au bon fonctionnement de toutes les institutions de la république. Dubrovnik est une des premières villes du bassin méditerranéen qui se soit pourvue d'un service sanitaire gratuit et efficace à la portée de tous, d'une quarantaine obligatoire, d'instituteurs publics à la solde de la commune, de notaires publics, etc.

À l'origine de la fortune et de l'influence politique et sociale du patriciat ragusain, l'A. évoque un fort penchant à l'endogamie et aux mariages répétitifs. S. M. Stuard constate que « dès la nuit des temps, le patriciat ragusain s'impose en tant qu'élite soudée par de multiples liens matrimoniaux ». La dot ragusaine assume le rôle de régulateur économique, investie dans les entreprises gérées par l'État, aux taux d'intérêts modérés mais sûrs.